

9 - MYTHES LANGAGIERS.

Tout langage est en soi un récit.

La langue est mythique, poétique, imagée de part en part. L'étymologie des mots rappelle leur origine métaphorique; et les termes opératoires, verbes de l'avoir, de l'être, conjonctions, ponctuations, ou la structure même de la grammaire et de la syntaxe renvoient à l'imaginaire et à l'ordre social..

Reconnaître la nature mythique du langage, est-ce nier son efficacité opérationnelle, sa capacité à désigner clairement le réel, à gérer les utilités, à nous comprendre? La mythanalyse ne serait-elle qu'une exacerbation critique, faisant intrusion indûment dans les sciences humaines? Peut-on nier que *l'efficacité des modèles logico-mathématiques ait fait ses preuves, ne serait-ce qu'en nous permettant d'aller dans la lune?* (A.J. Greimas, *Sémiotique et sciences sociales*).

Le mythe d'une langue naturelle universelle

L'enjeu serait l'existence hypothétique d'une structure générale, logico-sémantique, qui serait présente dans toutes les *langues naturelles*. Nier cette base logique et opérationnelle, la même dans toutes les langues, ce serait affirmer qu'en chinois ou en arabe, par exemple, on ne serait pas capable d'aller sur la lune... Que c'est en américain, qu'on a pu penser et viser juste! Une approche universaliste des langues, implique l'existence d'une langue naturelle, dont le portugais, le japonais, le français ou le russe ne seraient que des déclinaisons, des dialectes, comme autant d'accidents socioculturels, comme des variations ethniques secondaires d'une même langue logico-sémantique universelle. On raisonne par analogie avec le modèle de l'espèce humaine unique et de ses variantes géographiques.

Le principe même de la magie

Si la biologie et l'enjeu moral de la lutte contre le racisme me feront à coup sûr opter pour l'unicité de l'espèce humaine, en revanche la connaissance de la diversité des langues, de leurs grammaires et de leurs références imaginaires me fera douter de cet universalisme d'une langue *naturelle*. L'admettre, ce serait croire implicitement, ou affirmer dogmatiquement un principe d'isomorphisme entre la structure de la nature, de la pensée, de la langue et de l'échange symbolique. Oswald Spengler rappelle que pour Parménide et Descartes, *la pensée et l'être, c'est-à-dire le représenté et l'étendu sont identiques*. *Cogito, ergo sum est simplement une formulation de cette expérience de la profondeur* (*Le déclin de l'Occident*). Jung, Lévi-Strauss, ou Greimas penchaient en ce sens, rêvant d'une mathématique ou d'une structure universelles, comme celle d'un

cristal d'eau. Ce désir est si fort que même les philosophes critiques de l'École de Francfort en ont rêvé: *La philosophie est un effort conscient pour souder la totalité de notre savoir et de nos connaissances en une structure linguistique dans laquelle les choses seraient appelées par leur nom véritable*. Mais jamais on ne pourra atteindre *l'adéquation du nom et de la chose* (Horkheimer, *Éclipse de la raison*, 1947). Et il concluait que *dans la mesure où le sujet et l'objet, le mot et la chose ne peuvent, dans les conditions présentes, être intégrés, nous sommes forcés par le principe de la négation de tenter de sauver des vérités relatives des décombres des fausses vérités absolues*. Il est vrai que plusieurs religions interdisent de nommer ou de représenter Dieu. Et le nominalisme est une grande illusion. Mais la mythanalyse reconnaît plutôt dans ce rêve d'adéquation entre les mots et les choses un phantasme symptomatique d'une volonté de pouvoir extrême de l'homme sur le monde. C'est l'essence même de la magie, des mots qui ont le pouvoir des objets qu'ils désignent, qui sont les objets eux-mêmes. Le monde serait à l'image de la pensée humaine, comme on dirait que Dieu est à l'image de l'homme *et réversiblement*. En outre, cela supposerait que cette structure mathématique et cette langue naturelle seraient non seulement *universelles*, mais aussi *éternelles*, échappant aux transformations de l'histoire, à moins d'affirmer que les lois universelles de la nature changent aussi historiquement. (Ce qui n'est pas impensable, il est vrai).

Le désir structuraliste d'absolu

On nous permettra de relativiser un peu ce postulat. Les structures mathématiques elles-mêmes et les structures logiques de la pensée apparaissent plutôt au sociologue comme autant de productions idéologiques variables et dépendantes des structures sociales; la socio-histoire des mathématiques le montre à l'évidence, de même que la comparaison historique et ethnologique des logiques participatives et associatives, de la logique de l'identité et de la non-contradiction (logique de *Port-Royal*), ou de la dialectique hégélienne, voire des logiques systémiques. Les fantasmes du *structuralisme* reposent sur le désir de linguistes et d'ethnologues d'évacuer l'histoire et la sociologie des sciences humaines, afin de les promouvoir au statut de sciences exactes). Cet universalisme implicite et tant désiré relève aussi d'une tendance inavouée en faveur de l'idéalisme, par opposition à la sociologie historique et matérialiste qui a dominé le XIXe siècle. A supposer même que l'idéalisme ne soit pas plus *vrai* que le matérialisme, on ne peut manquer de reprocher aux *structuralistes* de n'avoir pas explicité leurs postulats, de n'avoir pas pensé à *terrain découvert* et jusqu'au bout les conséquences scientifiques de leurs choix idéologiques.

Une rationalité fantasmatique

La linguistique structuraliste, si à la mode dans les années 60-70, par ses références et imitations, pour ne pas dire singeries du langage mathématique, ressemble souvent à une métaphysique, généreuse en néologismes précieux et ridicules, auxquels sont aussitôt prêtées des vertus actives et théologiques. Je n'ai jamais été très convaincu par les *actants*. En revanche, le *sens* agace les sémioticiens, car il véhicule à leurs yeux des impuretés, des réalités qui masquent la structure. Le lecteur consciencieux y rencontre la même inutilité ennuyeuse, d'où toute vie s'est retirée, le même désir mythique de compréhension de l'être en-soi du langage (ou de Dieu), qui consiste finalement à substituer à l'observation du réel une rationalité fantasmatique, sans même l'attrait de la métaphysique qui, elle, ose décider de Dieu!

L'illusion métaphysique des linguistes échoue dans la scholastique.

La linguistique structuraliste trompe ses disciples en instituant un concept de langue *naturelle*, qui nie de fait toute référence réaliste. Et pas plus que les faits, les mots ne sont des choses. Ce sont des images.

Les mots ne sont pas *pauvres*, malgré la réduction de la langue nécessitée par les contraintes opératoires de la gestion des utilités.

Roland Barthes s'y réfère, lors de sa Leçon inaugurale au Collège de France en 1977. Il y voit *des expédients verbaux, souvent très flous, dont les hommes ont usé pour réduire, apprivoiser, nier ou au contraire assumer ce qui est toujours un délire, à savoir l'inadaptation fondamentale du langage et du réel*. Il rappelle très justement que le langage *n'a jamais que le réel pour objet de désir* et *"croit sensé le désir de l'impossible*. Désir ou crainte du réel, le langage entretient une relation imaginaire avec le réel. Il désigne, décrit, saisit le réel en fonction de la psyché.

Un délire académique

Ce *délire*, dont parle Roland Barthes, pour désigner la relation linguistique de l'homme au réel, ne se repère pas tant dans une inadéquation, que dans les images mêmes auxquelles recourt le langage pour *évoquer* le réel. Il plaque sur le réel ou lui substitue des métaphores, des analogies, des références familières (familiales). Il ne s'agit pas tant d'*expédients verbaux*, car le langage n'offre rien d'autre, pas d'alternatives à ces substituts: il est d'origine et de nature imaginaire, même quand il l'oublie dans la gestion des utilités. Nos poètes et nos philosophes parfois se donnent pour vocation de redécouvrir la richesse imaginative et mythique enfouie dans les mots, et leur restituent une sorte de densité ontologique, là où nous ne pensions utiliser que des mots-outils. C'est en forçant les mots pour l'usage quotidien, qu'on en a réduit la puissance magique, évocatoire, religieuse, ou simplement psychique, et qu'on a institué, selon des codes, des monosémies (*L'Autre* est à l'œuvre). C'est aussi à cette monosémie

que tendent les sciences rationalistes, en précisant des définitions, si possible liées à des expériences quantifiées et instituées selon des procédures précises. Mais la polysémie des mots réapparaît facilement, malgré la force institutionnelle des conventions. D'autant que l'inconscient y opère toujours *derrière le rideau!*

L'ordre social du langage

L'ordre social du langage n'est pas celui des poètes. Il réduit les images des mots à des monosémies pour mieux gérer non seulement les utilités, mais aussi l'autorité. L'*Autre* institue, classifie; il fait la part des divers usages de la langue. Quand il ordonne et interdit (ce qui est la même chose - et son mode le plus apparent), quand il agit, il fait *obligation de sens unique* à la langue, qui doit être entendue clairement et de façon univoque. Le lieu d'exercice de la langue est toujours l'espace social, directement ou implicitement. On a souvent souligné que la langue et la grammaire sont répressives, constituant le fondement de l'ordre social qui doit être respecté, et donc qu'il faut y voir l'instrument même de la contrainte sociale. Le langage implique la rectitude, la correction, le respect des règles. Le langage, c'est la société, c'est l'*Autre*. L'initiation scolaire et son autorité sociale y participent directement, voire répressivement. L'école sélectionne les citoyens. Et l'ordre symbolique lui-même, qui met en scène l'imaginaire collectif - les rituels, gestuels et conventions, les modes vestimentaires, alimentaires ou amoureux, la monnaie, l'organisation de l'espace, et celle du temps, la morale, etc. - est un autre versant du langage social, qui tend lui aussi à la monosémie pour mieux réguler, contrôler, réduire l'imaginaire, ce *délire* dont parle Barthes, et fixer institutionnellement l'ordre de la langue et de la société. C'est en quoi l'*Autre* est à l'œuvre partout et sans cesse. Il régit le langage et exerce ainsi, sans même se nommer, une influence considérable sur la conscience individuelle.

De cette fonction d'ordre du langage - et la société veille à maintenir l'ordre imaginaire autant que l'ordre factuel, on a dit souvent que c'est l'ordre du Père, du Phallus, de la Loi. Sans doute, mais c'est surtout l'ordre de l'*Autre*, dont la Mère, autant et plus que le Père, est médiatrice dès la naissance de l'enfant.

L'inconscient du langage

Dès lors que le langage *programme* la pensée et l'imaginaire, c'est aussi dans ses accidents, lapsus, défaillances, jeux de mots, etc. que le psychanalyste lacanien ira déchiffrer l'inconscient qui s'y cache; et c'est plus particulièrement dans les accidents de langage individuels, qu'il tentera de repérer l'inconscient individuel de son patient. C'est à la surface du langage, que nous pouvons traquer l'inconscient - et nulle part ailleurs dans on ne sait quelle profondeur imaginaire. Les lois de l'inconscient sont les lois mêmes du langage, ou s'établissent par

décalage ou résistance vis-à-vis de ces lois. On a pu dire que la grammaire et la syntaxe sont génératives de la personnalité individuelle (et il serait intéressant de reconsidérer sous cet angle le concept de *personnalité de base* de Kardiner). La mythanalyse pense ainsi, mais en se référant plutôt au tableau parental, qui met en scène non seulement l'*Autre* - le langage social - , mais aussi le Père et la Mère, et en introduisant le jeu dialectique de la résistance ou du désir. Car il y a souvent décalage entre les deux structures parentale et sociale: des retards, conflits, écarts ou déphasages légers, d'où peuvent résulter d'ailleurs toutes sortes de difficultés psychiques pour le nouveau-né, qui détermineront des névroses, schizophrénies et autres pathologies individuelles, ou des contraintes positives au dépassement de ces conflits et à la création. C'est dans ce jeu que se jouera le subtil équilibre futur de l'individu, son adaptation au réel, la force et la maîtrise de ses désirs, sa volonté de pouvoir, sa passivité, ses tendances conflictuelles ou intégratrices.

Et le langage de l'inconscient

En outre, il faut donner à l'influence inconsciente de l'*Autre*, du langage, sa dimension historique, sa dynamique. Si la structure de la langue, c'est la structure même du groupe de référence de l'individu, il faut savoir y lire aussi tout ce qui y est inscrit: non seulement une structure, une Loi, mais aussi des décalages historiques, des conflits, les sédiments sociaux, la dynamique de rupture, de dépassement ou d'intégration. Le langage social *parle* inconsciemment d'harmonie, d'unité, de respect, d'intégration, ou de conflits, de dialectique, de révolution, de déchirure ou de mauvaise conscience. Il en parle non seulement dans ses mots et sa logique, mais aussi dans ses références imaginaires, ses valeurs dominantes, ses symboles. Il faut réintroduire l'histoire et les rapports sociaux du moment dans la linguistique, dans la psychologie et la psychanalyse qui les ont évacués, et donc dans la genèse de la personnalité individuelle. Un enfant des camps de concentration nazis, de Palestine, du Liban, du Rwanda, de l'Algérie, du Kosovo, de l'Afghanistan, ou de l'Irlande du Nord, un petit sud-africain ou un américain noir ou blanc, un suisse ou un québécois sont tous nés dans des contextes historiques et sociaux dont l'harmonie ou les conflits extrêmes détermineront leur personnalité par le biais du langage symbolique et événementiel autant et davantage que par l'effet du langage verbal. Mais la psychanalyse, même lacanienne, s'est orientée jusqu'à présent vers l'analyse verbale et a délaissé l'actualité du langage symbolique. Carl G. Jung, Mircea Eliade ou Gilbert Durand se sont plutôt intéressés à l'histoire des religions ou des mythologies qui offrent la facilité d'être déjà constituées en récits, en langage verbal, qu'au langage symbolique vivant de leurs contemporains, beaucoup plus difficile à repérer et à analyser, mais d'autant plus influent.

L'analyse étymologique

Analyser l'imaginaire langagier et les figures fondamentales du langage (métaphore, association, métonymie, déduction, identification, généralisation, etc.), c'est analyser l'inconscient même d'une société. La micro-dimension de la mythanalyse se situe aussi dans l'analyse étymologique de la langue: Qu'est-ce que penser, ap-prendre, con-naître, com-prendre, sup-poser, etc. et dans le rapprochement des mots *parents*: feu/foyer/focal, home/husband, printemps-premier temps, etc. Nous considérerons ici principalement le vocabulaire *courant* (il court où?) du *discours* (il court ça et là) rationaliste.

Prendre les mots à la lettre

Certaines expressions mettent en scène l'interprétation freudienne. Le récit cartésien de l'homme qui veut *se rendre maître et possesseur de la nature* nous en dit déjà beaucoup. La nature apparaît alors comme une malheureuse femme réduite à subir l'assaut masculin, à se faire *violer* par la science, qui veut à tout prix *dévoiler* ses lois, *approfondir* ses secrets, la *forcer* à nous dire la vérité, *mettre à nu* son *intimité*. La science est agressive; elle transpose, en le sublimant, le désir de possession sexuelle, qu'on appelle la *connaissance* et la création qui s'en suit. Il reste toujours quelque chose de l'agressivité de cette pulsion sexuelle primaire dans le rapport à l'objet substitué, sur lequel on procède à des expérimentations, manipulations, analyses et vivisections. La métaphore sexuelle du désir de *connaître* (au sens biblique) est si constante, qu'elle *révèle* une séquelle de la scène mythique.

L'esprit est *puissant* et *pénétrant* comme le pénis ou comme la plume (*penna*) qui court sur le papier et l'entaille. Ou il est superficiel et débile, bref impuissant. L'*analyse*, c'est étymologiquement la destruction.

La discussion (*discutio*), c'est l'action de fendre, trancher, briser. Et Il faut bien trancher pour décider, même sans avoir l'esprit fendant.

Indiquer, c'est dénoncer, comme on parle d'un indicateur dans la police.

L'*initium*, c'est le commencement; et au pluriel *initia*, ce sont les commencements du monde, les principes, l'origine et le fondement d'une science (d'ou aussi le sens de mystère d'initiation). Le mot vient de *in-ire*: entrer dans, pénétrer, s'initier.

L'introduction, c'est l'action phallique de tendre vers, conduire dans.

L'enfant, c'est l'*in-fans* (de *in*, privatif et *fari*, parler): celui qui ne parle pas encore. On y voit toute l'importance de l'*Autre*, le langage.

Nous parlons toujours et sans cesse le langage des mythes

Nous pourrions en écrire des pages, autant que les dictionnaires d'étymologie de toutes les langues, qui démontrent sans doute possible l'omniprésence du tableau parental et de la métaphore sexuelle.

Métaphores familiales et sexuelles

L'adulte, c'est celui qui sait parler, qui parle donc à son insu le langage du mythe, même s'il est professeur à la Sorbonne et y prononce des cours dénués de toute poésie. Je pense à Gurvitch, qui énonçait doctement: *Le principe de la souveraineté populaire exige nécessairement que toutes ces techniques d'aménagement des corps électoraux soient dirigées vers un seul et même but: ouvrir les organes de l'État à la pénétration la plus profonde par le droit et par l'esprit de la communauté politique sous-jacente, rattacher aussi intimement que possible l'organisation de l'État à cette infrastructure objective, qui est le support de la souveraineté populaire...* Et pour citer d'autres exemples les plus clairs et les plus saillants dans les rapports juridiques entre les organes de l'État (Gurvitch encore, dans *Qui a peur de l'autogestion?*), voici un propos plus ancien de Claude Bernard, le fondateur de la méthode expérimentale: *Nos idées ne sont que des instruments qui nous servent à pénétrer les phénomènes.* La clarté de ce langage repose de fait sur la familiarité d'une métaphore sexuelle à laquelle nous ne pensons même plus, mais dont nous suivons l'évidence à la lettre.

Et si nous parlons d'une analyse aiguë, pointue, plutôt que profonde, superficielle ou pénétrante, le jeu du pénis et du vagin n'y est pas moins présent. De ce qui *s'érige* en vérité, par opposition à un raisonnement qui ne *tient* pas, ou qui *s'effondre*, à un argument qui *tombe*, on passera à l'érection d'une chapelle consacrée à la Vierge Marie: pourquoi pas, puisque la métaphore sexuelle n'est plus consciente? Et c'est pourtant là qu'elle opère le plus efficacement, à notre insu et que la mythanalyse doit la débusquer. Du droit, de la loi, de la rectitude nous parlons constamment; et le mythe actuel de la surface, plus caressante, plus érotique que la profondeur ou la caverne de Platon, ne devrait pas décevoir nos pulsions.

La lumière

Une autre métaphore, plus spirituelle peut-être, est celle de la lumière. Éclairer, éclairer, mettre en lumière, en évidence, par opposition à l'obscurantisme, à l'aveuglement, c'est encore évoquer le Père, Dieu qui est lumière, l'éclair de Zeus, la langue de feu de l'Esprit-Saint sur les apôtres, ou sur la Vierge pour la féconder.

Constellations de sens

Il y a des constellations, des configurations de sens et de consonances, qui peuvent dérouter l'étymologie, mais que notre inconscient associe fréquemment: ainsi le mot *numen* signifie signe de tête, mais aussi volonté, divinité; *nomen* le nom, la dénomination; *lumen* la lumière.

Le mot *vis* signifie tu veux; *vir*, c'est l'homme; *vireo* verdir, *ver* le printemps, *verber* la baguette, la verge, *verbum* le verbe, *verus* le vrai.

Expliquer, c'est déplier une toile, déployer, dérouler un parchemin; *impliquer*, c'est replier dans la même étoffe, et comme qui dirait: mettre dans de beaux draps! *Conjuguer*, c'est lier ensemble, comme les conjoints, comme les rapports conjugaux. *Définir*, c'est borner, limiter. La *pertinence* n'est en fait que l'opiniâtreté, l'entêtement. Le *récit* consiste à mettre en mouvement souvent et fortement, à faire venir, appeler, convoquer sur la scène les acteurs dramatiques.

Quant aux esprits érudits qui nous reprocheraient d'avoir confondu *nascor* (naître) et *nosco* (connaître), je répondrai que c'est non sans raison, puisque la connaissance vient avec la naissance, comme le confirme la condensation du mot français hérité du latin. D'ailleurs l'origine, *origo*, vient de *orior* se lever, sortir du lit, sortir de couches. Et le concept vient de la conception dans l'utérus (*concipio*, contenir, renfermer).

Le corps

Le corps social, électoral, les organes, l'organisme, les membres de la société, sa tête, son bras séculier, ses pieds d'argile, ses princes et ses principes; les champs de la connaissance, les disciplines, les branches du savoir, les racines de la conscience, le tronc-commun, la fécondité de la recherche: voilà un beau paysage mental, que l'on pourrait déployer à l'infini. Moins agraire, voilà la *ratio*: le calcul, le compte, le registre, les relations commerciales, d'où la machine à calculer, l'évaluation des choses, ce qui explique le résultat, donc la théorie il faut bien vendre la récolte après la moisson. Les latins avaient une rationalité comptable et pratique. Les révolutionnaires de 1789 en ont fait une déesse et une religion.

Mots-images

Nos concepts sont des mots-images, des métaphores explicatives, dont la force de vérité, de clarté (apparente) renvoie toujours à une image familière, déjà connue, qui fait croire à la compréhension; une pseudo-explication par analogie: vrai et connu comme le corps, comme la santé, comme la lumière, comme ce que dit le père ou la mère.

Telle est constamment la limite de nos explications, au-delà de laquelle nous entrons dans le jeu illimité des miroirs d'images. La familiarité (famille) avec les

images originelles, mythiques, inscrites dans notre inconscient, c'est la seule légitimité de nos connaissances, de la vérité, dont nous puissions disposer. C'est la source imaginaire de notre représentation du monde et de notre rationalisation, que nous conjuguons avec la preuve d'adéquation au réel dans l'action; preuve toute relative, là encore, avec notre interprétation du monde, car on ne trouve que ce qu'on cherche et que les preuves que l'on désire, et qui ont toujours considérablement varié avec les époques, les sociétés et les idéologies. Je citerai un petit exemple: quelle curieuse idée d'appeler *salle de travail* la chambre d'hôpital où la mère se prépare à accoucher. N'est-ce pas étonnant (du latin *extondere*, frapper par la foudre), que le travail ait pris une telle force mythique dans notre société prométhéenne (capitaliste ou socialiste), au point de le confondre avec la procréation ?

Des images du monde

Mettre en scène les images cachées dans les mots et qui leur donnent leur pouvoir illusionniste (mythique) d'explication ou de description du monde réel, cela implique aussi de rappeler le relativisme historique de chaque culture où s'expriment ces mots et ces images. Les images de la science - les images scientifiques du monde - sont les images d'une culture, et non d'une autre. La science chinoise, la science occidentale moderne, et la science africaine, chacune avec ses principes et ses concepts-clés, sont autant d'interprétations culturelles différentes du monde où nous vivons, irréductibles l'une à l'autre.

Les mots recèlent les mythes

Le physicien d'aujourd'hui, disait déjà Oswald Spengler (Le déclin de l'Occident, 1917) oublie trop facilement que les mots comme ceux de grandeur, position, processus, changement d'état, corps représentent déjà des images spécifiquement occidentales (...) qui sont totalement étrangères à la pensée et à la vie affective antiques ou arabes (...), sans parler des notions aussi compliquées que celles de travail, tension, quantité d'énergie, quantité de chaleur, probabilité, qui enferment chacune pour soi un véritable mythe naturel. A propos du second principe de la thermodynamique formulé par Boltzmann dans les termes suivants: *Le logarithme de probabilité d'un état est proportionnel à l'entropie de cet état*, il soulignait que *chaque mot ici renferme une intuition de la nature complète qu'on ne peut que sentir, mais non décrire.* Spengler rapprochait les mots-images de la science des expressions ou des ornements de l'art ou de l'architecture au sein d'une même civilisation, leur déniaient donc toute valeur objective de vérité.

Le génie d'Oswald Spengler

L'analyse critique du langage initiée par Spengler à propos de la prétention de la science à l'universalisme objectif, mérite un hommage appuyé, que nous lui rendrons ici, simplement par une citation plus longue, dont la perspicacité critique parle par elle-même:

Les rayons polarisés de la lumière, les éons qui voyagent, les corpuscules gazeux que la théorie cinétique des gaz fait fuir et jaillir, les champs de force magnétique, les courants et ondes électriques - ne sont-ils pas tous des visions faustiennes, des symboles faustiens très étroitement apparentés à l'ornementation romane, à l'ascension des édifices gothiques, aux explorations des Vikings dans les mers inconnues et à la nostalgie de Colomb et de Copernic? Ce monde de formes et d'images n'a-t-il pas grandi en parfaite harmonie avec les arts contemporains, la peinture à l'huile en perspective et la musique instrumentale? N'est-il pas notre désir passionné de la direction, le pathos de la troisième dimension parvenu à l'expression symbolique dans l'image représentée de la nature, tout comme dans l'image mentale?

Des concepts scientifiques mythiques

Analysant la représentation du monde par les antiques, comparée aux modernes, soulignant que les anciens décrivaient l'aspect immobile des choses, et les modernes leur mouvement, il voyait dans les atomes *de pures unités plastiques* et ne craignait pas de mettre en relation directe les théories atomistes et l'éthique des sociétés où elles sont nées: *Il y a un stoïcisme et un socialisme des atomes.* Et il concluait: *toute doctrine atomique est un mythe, non une expérience.*

Ce pessimisme de Spengler vis-à-vis de la science occidentale se fondait certes sur sa croyance dans le déclin de l'Occident et son aspiration à une nouvelle civilisation. *Le crépuscule de l'époque scientifique* qu'il annonçait au début de ce siècle, ne s'est pas confirmé, bien au contraire. Mais c'est sans aucun doute sa volonté de se *délocaliser*, de regarder son époque de l'extérieur, au nom d'autres cultures du passé ou à venir, de pratiquer un scepticisme radical vis-à-vis des évidences de son temps, qui lui a permis de questionner les idées reçues et d'élaborer une critique lucide. Nous y voyons une première esquisse de ce que pourrait être une mythanalyse de l'idéologie occidentale dominante. Il faut rappeler aussi que l'histoire a souvent un effet direct sur nos orientations mentales. La crise des valeurs au début du XXe siècle, qui s'est traduite dans des mouvements anarchistes, une montée des nationalismes, les critiques du capitalisme, la révolution de 1905, puis les grandes débâcles et tueries de la première guerre mondiale, mettant à mal tous les beaux discours de l'humanisme et du positivisme bourgeois, ont pu favoriser une telle remise en question, même si Spengler mentionne avoir écrit son livre pour l'essentiel avant 1914.

Un autre mouvement radical de l'époque en Allemagne, le dadaïsme, qui s'attaquait à la logique même de la pensée et jouait avec la dérision et l'absurde, témoigne de cette déstabilisation du système de valeurs et de références en

place. Les crises historiques sont propices aux mouvements de la pensée critique et à la lucidité de l'esprit, en même temps qu'elles peuvent créer les pires fanatismes et aveuglements, auxquels Spengler lui-même a succombé.

Un jeu de miroirs

Pour Spengler déjà le langage est mythique. Mais comment pourrions-nous l'élucider, alors que nous l'analysons avec ses propres mots-images, avec la force de ses propres mythes?

Au mieux pouvons-nous en prendre conscience dans un jeu de miroirs qui ne produit jamais d'explications ni d'images originelles, mais seulement des reflets de ceux qui s'y mirent... et d'autres mythes, ceux dont s'inspire tout esprit de rupture, et même l'intelligence critique la plus lucide.

Même les génies peuvent errer terriblement

Je n'en proposerai pour preuve ici que l'ironie amère du destin fasciste de l'œuvre critique d'Oswald Spengler, qui concluait en vantant *la race, la victoire et la volonté de puissance* et en appelant de ses vœux *le césarisme, qui approche doucement et irrésistiblement*.

Toujours, un mythe en cache un autre; seul un mythe en *élucide* un autre - et le deuxième ne signifie pas nécessairement un progrès de la pensée, loin de là et contrairement à la croyance scientifique, morale ou philosophique la plus répandue et au non-dit implicite de tout mouvement de l'esprit.

Les limythes sont chargées d'idéologie, façonnées par la rationalité de nos instruments, dessinées par la mémoire émotionnelle.

L'homme sur la lune

Qu'entrent en scène les forces surnaturelles dites *archaïques* de la *nature animée*, les dieux de l'Antiquité ou le Dieu monothéiste, la mère-nature du XVIIIe siècle la nature-lumière du XIXe siècle, ou l'énergie nucléaire de l'époque actuelle, nous ne fabriquons que des représentations et des recettes successives d'efficacité sur le monde. Les buts de la magie et de la science sont proches parents: le pouvoir d'agir efficacement sur le monde et les hommes, à partir d'une représentation donnée; ce sont leurs techniques qui changent. Où il n'est pas démontré que la magie lunaire eut jadis moins d'importance sur nos vies, d'efficacité ou de pouvoir *merveilleux* (divinités lunaires, éclipses, menstruations, folies, divination, zodiaque, tarots, marées et équinoxes, crimes, loup-garou, sexe des nouveaux-nés, etc.) que la mission d'Apollo et les premiers pas d'Armstrong et Aldrin sur Séléné, en direct par médiatisation télévisuelle

planétaire interposée, et affichant la symbolique d'une victoire américaine sur le communisme.

Nous savons que plusieurs ont préféré croire que la NASA avait tourné en studio ces images des premiers pas de deux hommes sur la lune, pour impressionner le monde et rétablir l'image de leur puissance dominatrice.

Attention! Un chat noir est un chat

Attention! Il est dangereux de nier la réalité du monde! Il faudrait se réveiller d'un songe d'intellectuel mijoré, se pincer le corps plutôt que l'esprit et dire: Allons! Peu important les mots, leur étymologie ou leur illusion poétique. Un chat est un chat, un dollar est un dollar, et celui qui en doute ferait mieux de se taper un bon coup de marteau sur le doigt, pour prendre conscience de la réalité, plus réelle que tout ce qu'on peut en dire avec des mots. Ce n'est pas parce que les mots ne sont que des approximations, que le réel n'est pas réel, incontournablement réel, et tel que nous le voyons, tel qu'il nous résiste.